3 1761 08266130 7

Glatigny, Albert Alexandre
Les folies-marigny

PQ
2260
G75F6

ALBERT GLATIGNY

LES
)LIES-MARIGNY

PROLOGUE

PRIX : 1 FRANC

PARIS
I PHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
47, PASSAGE CHOISEUL, 47

1872

LES
FOLIES-MARIGNY

PROLOGUE

Representé pour la réouverture de ce théâtre
le 8 mars 1872.

Musique de Mme UGALDE.

A MON BRAVE AMI

PRADEAU

Souvenir des Bouffes-Parisiens.

ALBERT GLATIGNY

LES FOLIES-MARIGNY

PROLOGUE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

—

1872

LIBRARY
APR 1974

DISTRIBUTION :

Le Mois de Mars.	*Mmes L. Magnier.*
La Fantaisie.	*Dortal.*
L'Opérette.	*A. Collas.*
Guignol	*M. Verlé.*

La scène est à Paris, aux Champs-Elysées.

PQ
2260
G75F6

LES

FOLIES-MARIGNY

SCENE PREMIERE.

MARS, seul.

Bon voyage, bonhomme Hiver! ne reviens pas!
Le manteau de brouillard dont tu m'enveloppas
Se déchire aux rayons du soleil; la verdure
Va poindre, le bourgeon sort de l'écorce dure.
C'est un printemps encor qui se met en chemin,
Et le plus beau de tous, le printemps de demain,
Celui qui verse aux cœurs l'espoir à pleine tasse!
Mais, d'abord, il siérait que je me présentasse.

Mesdames et Messieurs, Théophile Gautier,
Ce parfileur de mots si docte en son métier,
Raconte, en une fraîche et riante odelette,
Comment le mois de Mars prépare la toilette
Nouvelle du printemps, et dans chaque buisson
Serine au chœur ailé des oiseaux leur chanson!
Or c'est moi qui suis Mars! et, précurseur des roses,
J'efface nuitamment les empreintes moroses
Dont le pied de l'hiver souilla le vert sentier.
Je ravive les tons pâlis de l'églantier
Et je repeins à neuf la coupole céleste!
Lutin joyeux, je vais à droite, à gauche, leste,
Dérobant un rayon, ranimant une fleur,
Faisant courir sur tout un souffle de chaleur.
O larmes des jets d'eau, sources cristallisées,
O gais bosquets, orgueil de mes Champs-Élysées,
Réveillez-vous! je veux entendre le clic-clac
Des cochers mordorés qui reviennent du lac!
Que la foule circule et que les harmonies
Des concerts, de la brise et des toits réunies,
Des théâtres forains et des massifs fleuris,
Célèbrent à la fois le Printemps de Paris!

CHANSON.

I

Sur les toits bleus où s'accroche
Un gai rayon de soleil,

Le moineau franc, ce gavroche,
Se pavane, aux dieux pareil!
Dans la lumière tremblante
Court sa chanson insolente.
Mansarde et trou de souris
S'ouvrent à l'aube galante :
C'est le Printemps de Paris!

II

Sur le pont des bateaux-mouches
On verra Mimi-Pinson
Et les belles peu farouches
Qui ne font point de façon,
En plein midi, sans mystère,
Se diriger vers Cythère.
Tous nos chagrins sont guéris;
J'aime, je ne puis le taire :
C'est le Printemps de Paris!

III

Ah! que Lycoris s'en aille
Avec Gallus dans les bois
Chercher la fleur qui tressaille
Au contact des petits doigts;
Le seul printemps qui m'enflamme
Le cœur et me grise l'âme,
L'Avril a qui je souris,
Celui-là seul que j'acclame,
C'est le Printemps de Paris!

SCÈNE II.

MARS, GUIGNOL, puis LA FANTAISIE

GUIGNOL.

Bien dit, ô cher lutin, car la séve écumante
Bout dans cette cité formidable et charmante,
Et comme la forêt, Paris a son réveil
Lentement préparé par cinq mois de sommeil.
Un nid, c'est bien : pourtant j'aime aussi la fenêtre
Aspirant les rayons qui viennent de renaître,
Et regardant au loin dans le vague horizon!
Car c'est un nid humain que le premier frisson
Du printemps vient de rendre à la vie, et de blondes
Têtes d'enfants rosés, franches et toutes rondes,
En sortent, qui me font oublier les oiseaux.
Je suis homme après tout, et jusqu'au fond des os
Je sens pour mon semblable une forte tendresse!
Tu vois, toujours fidèle à mon poste, je dresse
Ma petite baraque où reviendront encor
Rire mes spectateurs naïfs aux cheveux d'or.

MARS.

Bien, Guignol! redis-nous cette histoire éternelle
De la mère Gigogne et de Polichinelle

Qui fait si bien pâmer ton public de sept ans.
Mais, chut! dans ce bosquet, on dirait que j'entends
Des soupirs étouffés.

Ils aperçoivent la Fantaisie étendue par terre derrière un buisson.

GUIGNOL.

Ciel! une jeune dame!

MARS.

Elle est évanouie!

GUIGNOL.

Oui, son état réclame
De grands ménagements.

Brusquement.

Eh! que faites-vous là,
Vagabonde? Qui donc ici vous appela?

LA FANTAISIE, effrayée.

Monsieur...

MARS, à Guignol.

Çà, qui te prend et quelle frénésie?
Votre nom, mon enfant?

LA FANTAISIE.

Je suis la Fantaisie.

GUIGNOL.

La Fantaisie! Ah! ah bien! j'en suis enchanté
Et vous baise les mains avec civilité.
Mais que faisiez-vous là, sur le sol étendue?

LA FANTAISIE.

Je mourais de frayeur, car je m'étais perdue
En cherchant un logis où l'on voulût de moi.

GUIGNOL.

Ah! dame! Écoutez donc! On ne peut pas chez soi
Accueillir le premier venu.

Brutalement.

Vos papiers?

MARS.

Cesse
Cet interrogatoire. Hé quoi! pauvre princesse,
Vous êtes sans asile?

LA FANTAISIE.

Hélas! après avoir
Eu mon temps de splendeur et d'éclat, j'ai pu voir
Mes courtisans s'enfuir l'un après l'autre, en sorte
Que je me suis trouvée, un soir, à demi morte,
Cherchant en vain l'étoile hospitalière au ciel.

GUIGNOL.

Acceptez un bouillon. C'est très-substantiel.

LA FANTAISIE.

Bah! je me sens déjà presque aux trois quarts remise.
Ces brouillards que la Seine emprunte à la Tamise
M'ont bien mouillée un peu, mais il n'y paraît plus!

Regardant autour d'elle.

Ah! je me reconnais. C'est là que je me plus
Autrefois à chanter mes chansons étourdies.
Ah! quels joyeux romans, et quelles comédies
Où l'Amour convié venait au dénoûment!
Ça durait un quart d'heure au plus, c'était charmant.

CHANSON.

I

O caprices éphémeres,
Enfants sans peres ni mères,
O rêves pleins de chimeres
D'un eclat de rire éclos!
Loin de la route pâlie
Que suit la mélancolie,
Votre riante folie
Agitait ses clairs grelots.

II

Comme on aimait! Isabelles,
Colombines, les plus belles
Prosternaient les plus rebelles
Aux genoux de leurs vingt ans!

On voyait dans la nuit brune
Étinceler, ô fortune!
Les caresses de la lune
Sur de beaux seins palpitants.

III

Mais une voix inconnue,
De quel noir enfer venue?
Un jour, déchirant la nue,
A dit à l'Amour : Va-t'en!
O joyeuses sérénades,
O galantes promenades
Dans le bois plein de Ménades...
Où sont les neiges d'antan?

MARS.

Pourquoi désespérer, ô douce Fantaisie?
Les beaux jours renaîtront. Vous restez là, saisie
Par le froid. Remuez-vous un peu. Nous allons
Donner, s'il vous convient, l'accord aux violons
Et chanter à plein cœur la Romance à Madame,
Allons! de la gaîté!

LA FANTAISIE.

Non, j'ai la mort dans l'âme,
On ne veut plus de moi nulle part. Autrefois
Mes petits actes courts soumettaient à leurs lois
Vingt théâtres. Hélas! aujourd'hui le Gymnase
Rit de mon ingénue à la robe de gaze;

Il lui faut le grand drame et l'étude de mœurs.
Le Vaudeville aussi me repousse. Je meurs.
C'est ce que j'ai de mieux à faire.

GUIGNOL.

Elle me plonge
Dans la douleur !

MARS.

Allons ! dérision ! mensonge
Que tous ces désespoirs ! Il faut lutter. Je veux
Ébouriffer encor ton buisson de cheveux !
Vite, du rouge, et plus de ces pâleurs de spectre !
La Fantaisie errant ainsi qu'une autre Électre,
Ce serait du nouveau vraiment. Assez de pleurs !
Nous allons entonner les refrains querelleurs
Que tu savais jadis. On te repousse ! Ingrate !
Baisse les yeux et prends un air contrit, et gratte
A la porte en disant ton nom, on ouvrira,
Et le passé joyeux pour toi refleurira.
C'est ici le théâtre où tu pourras à l'aise
T'épanouir sans rien qui te gêne ou te lèse.
Le cadre est à souhait pour ces légers tableaux
Où le Caprice lance en l'air ses javelots.
Les échos te diront des vers de la *Nuit rose*,
Ce poëme rêvé loin du pays de prose.
Sur ces tréteaux alors d'éclat environnés,
Deburau, Paul Legrand, masques enfarinés,

Ont amené l'alerte et folle pantomime
Avec son coup de pied qui seul vaut une rime !
Déjazet, qui, pour nous, fait les sylphes réels,
A chanté la chanson des vingt ans éternels,
Et la Farce éclatante aux débordantes joies
Vous fait trembler encor, murs de Fouilly-les-Oies !
Rouvrons ce gai théâtre enfoui sous les fleurs,
Voisin des nids perdus et des merles siffleurs,
Jeté comme une graine au vent, et qui persiste
A prouver par son rire et ses chants qu'il existe ;
Son babil manquerait, et vraiment le rond-point,
Si mes refrains ailés ne lui parvenaient point,
Serait triste. Collons sur les murs nos affiches,
Prodiguons les trésors dont nous nous sentons riches,
Et laissons faire aux dieux qui sauront maintenir
Le ciel toujours serein sur nos têtes frivoles.

GUIGNOL.

Rouvrons bien vite alors et dépêchons. Tu voles,
O Temps, et nous perdons en futiles discours
L'heure de la jeunesse et ses instants trop courts !

LA FANTAISIE.

Soit ! nous allons encor tenter cette entreprise.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'OPÉRETTE.

L'OPÉRETTE.

Pas sans moi !

TOUS.

L'Opérette !

GUIGNOL.

Oh ! la fâcheuse brise
Qui nous l'amène !

L'OPÉRETTE.

C'est ici mon frais berceau,
C'est là que je naquis, humble et frêle arbrisseau
Dont la racine plonge aujourd'hui sous la terre.
J'étais l'enfant terrible, enragé, volontaire,
Que l'on aimait d'abord sans trop savoir pourquoi.
C'était charmant et je me laissais vivre, moi,
Indolente et sans rien demander. Ma paresse
Acceptait cette vie ainsi qu'une caresse.
Les yeux clos, je laissais la bride sur le cou
A mes destins, courant gaîment je ne sais où.
Il paraît que j'étais fort criminelle.

GUIGNOL.

Certes
Vous l'étiez, et très-fort.

L'OPÉRETTE.

Oui, des plumes disertes
Ont fait de moi le bouc émissaire. Je suis
L'auteur de tous les maux et de tous les ennuis.
Parce que l'on riait à mes folles cascades
Et que mes grecs bouffons, mes doges, mes alcades
Amusaient le public.

GUIGNOL.

Le public avait tort.

L'OPÉRETTE.

C'est possible, pourtant je ne sens nul remord!

CHANSON.

I

O censeurs moroses
Dont l'éclat des roses
Offense les yeux,
Sous votre anathème,
Je dis mon poème
De muse boheme
Cher aux libres cieux!

II

Faiseurs de morale
A voix gutturale,
Sous les verts arceaux
Que le soleil dore,
Ma chanson sonore
Bat de l'aile encore
Avec les oiseaux.

III

Par-dessus les buttes,
Ivres de culbutes,
Au mois où renaît
L'espoir, où la sève
Trouble le cœur d'Eve,
J'ai, comme en un rêve,
Jeté mon bonnet!

IV

Mais la Muse antique
Aux bourgs de l'Attique,
Pieds nus et bravant
L'ardente poussiere
En pleine lumière,
Courait libre et fière,
Les cheveux au vent!

Et, si vous le voulez, me voici toute prête
A reparaître encore ici.

MARS.

Chère Opérette
Volontiers, mais venez simple comme autrefois,
Sans cuivres et sans chœurs étouffant votre voix.
Rendez-nous les beaux jours de votre adolescence,
Alors qu'on vous aimait en parfaite innocence;
Rendez-nous ces bijoux délicats : les *Pantins*
De Violette; ayez l'éclat de vos matins,
Et nous applaudirons sans arrière-pensée.

GUIGNOL.

Eh bien, c'est entendu. Mais l'heure est avancée.
A l'action! laissons là tout vain compliment,
Et que chacun de nous agisse bravement

CHANSON.

I

L'OPÉRETTE.

Voici le mois où l'hirondelle
Joyeuse revient d'Orient,
Comme elle, au rendez-vous fidele,
Notre Muse vient en riant.
Voici le temps des primevères,
Voici le temps où tous les cœurs
Sont embrasés, où tous les verres
Sont pleins de brûlantes liqueurs.

II

MARS.

Nous arrivons, hardis fantoches,
Scapins, Agnès, groupe vermeil.
Le vide sonne en nos sacoches,
Mais nos yeux sont fous de soleil.
Malgré la saison inconstante,
Malgré les orages anciens,
Nous allons planter notre tente;
Dieu garde les Bohémiens!

III

LA FANTAISIE.

Sois-nous indulgent, encourage,
O Public, nos pauvres efforts;
Ne fais pas enfuir le mirage
Où nous entrevoyons des ports;
Laisse-nous cacher sous la feuille
Nos ailes vierges de barreaux,
Et reçois-nous comme on accueille
Une bande de passereaux!

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

Volumes format in-16, imprimés en caractères é
avec fleurons et culs-de-lampe.

JEAN AICARD

AU CLAIR DE LA LUNE, comédie en un act
en vers. . . . . .

THÉODORE DE BANVILLE

FLORISE, comédie en quatre actes, en vers.
ADIEU ! scène lyrique, en vers. . . . . .

FRANÇOIS COPPÉE

LE PASSANT, comédie en un acte, en ve
23e édition . . . . . .
DEUX DOULEURS, drame en un acte, en ve
9e édition. . . . . .
FAIS CE QUE DOIS, épisode dramatique,
vers, 18e édition. . . . . .
L'ABANDONNÉE, drame en deux actes, en ve
4e édition. . . . . .

JEAN DU VISTRE

FLAVA, drame en un acte, en vers. . . . .

ALBERT GLATIGNY

LE BOIS, comédie en un acte, en vers. . . .
VERS LES SAULES, comédie en un acte, en ve
PROLOGUE POUR LES DÉLASSEMENTS,
vers. . . . . .
COMPLIMENT A MOLIÈRE, à-propos en
acte, en vers. . . . . .
LES FOLIES-MARIGNY, scène en vers . .

LÉON SUPERSAC

ARLEQUIN ET COLOMBINE, comédie en
acte, en vers. . . . . .

A. VILLIERS DE L'ISLE-ADA

LA RÉVOLTE, drame en un acte, en prose.

ANDRÉ THEURIET

JEAN-MARIE, drame en un acte, en vers. .

ÉDOUARD FOUSSIER & CH. ED

LA BARONNE, drame en quatre actes, en pro

ÉMILE BERGERAT

PÈRE ET MARI, drame en quatre actes, en pro

PAUL DELAIR

L'ÉLOGE D'ALEXANDRE DUMAS, en ve

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2260
G75F6

Glatigny, Albert Alexandre
Les folies-marigny